ELOGE FUNEBRE DE JOUBERT,

Commandant en chef de l'armée d'Italie,

Prononcé au Champ-de-Mars le 30 fructidor an 7;

PAR GARAT, *Membre de l'Institut national.*

ÉLOGE FUNÈBRE
DE JOUBERT,

Commandant en chef de l'armée d'Italie.

Prononcé au Champ-de-Mars le 30 fructidor an 7.

A L'ASPECT de ces tristes images, si conformes à tous nos sentimens, que présente de toutes parts cette enceinte ; à la vue de cet autel de la patrie, où ses enfans n'ont plus à déposer que des trophées funéraires ; de ces cyprès qui couvrent de leur ombre ces groupes de guerriers dans l'attitude, non plus de la victoire, mais de la douleur ; de ce buste d'un jeune héros placé si près d'une urne : au milieu de ce tableau d'un deuil universel, dont le silence n'est interrompu que par des sons plaintifs et gémissans, pourrai-je, ô Joubert! te présenter un autre hommage que celui des douleurs et des larmes de ta patrie ? Ombre magnanime d'un guerrier, rassure-toi ; ta patrie et ta famille, tes frères d'armes et tes amis ne pleurent pas sur toi ; ils pleurent sur eux : nous t'offrons nos regrets et nous ne te plaignons pas. Ces

hommages que la République décerne à ton nom par une de ses lois; ces hommages présidés par les magistrats qui ne président qu'aux actes les plus solemnels de la patrie; ce concours de tous les citoyens et de tous les fonctionnaires pour s'entretenir de ta vie et de ta mort a u milieu de ce champ destiné aux acclamations de la victoire, et couvert encore en ce moment de guerriers que la victoire a illustrés; ce deuil de ta patrie, ô Joubert! est aussi ta gloire; cette pompe funéraire est aussi une pompe triomphale : ta victoire aurait plus fait pour la République; elle n'aurait pas plus fait pour illustrer ton nom; et ta mort rendra ta gloire plus touchante et plus chère à la République. Ombre immortelle! tels étaient tes sentimens, en te précipitant au milieu des batailles : tels seront nos sentimens en racontant tes exploits guerriers et tes vertus civiques, en te peignant, dans une carrière si courte, comme un modèle à la fois pour les héros et pour les citoyens, pour tous les Français, tous également destinés à servir désormais la patrie dans la cité et dans les camps.

Quand la Nature destine un homme à de grandes choses, elle met presque toujours dans son ame une passion qui soumet ou subordonne

toutes les autres : elle lui indique un objet et un but qui sera le but de toute sa vie, et vers lequel il tendra de bonne-heure avec une énergie plus puissante que tous les obstacles. Elle donna à Joubert une passion ardente de la gloire ; et il n'était pas encore sorti de l'enfance, qu'il avait compris que, dans un siècle de lumières, la gloire ne peut être obtenue que par de grands services rendus à l'humanité.

Sa famille offrait pour alimens à cette passion les succès du barreau. Joubert en obtint, et sentit qu'il lui fallait d'autres triomphes que ceux de la parole, quand elle n'influe pas sur les destinées des peuples : ses regards se tournèrent vers l'état et vers la gloire militaire.

L'enfance et la jeunesse sentent comme le genre humain : leur première admiration est pour les talens et pour les hauts faits de la guerre ; et cette disposition qui a conduit à tant d'erreurs funestes, n'est pas une erreur en elle-même : le guerrier qui, lorsque la mort vole de tous les côtés autour de lui, par les combinaisons calmes ou rapides de son génie fait triompher la cause juste, sera éternellement parmi les hommes sublimes le plus applaudi de tous, parce qu'il en est le plus sublime en effet.

Sa haute stature appelait Joubert au rang des grenadiers, et c'est le premier rang qu'il voulut avoir pour mieux mériter tous les autres. Cette ame ardente se soumettait avec respect aux plus petits détails de la discipline du soldat, et cependant on le trouvait déjà sous les tentes ou dans les casernes, comparant ses propres expériences à cet art des grands généraux réduit en principes par ce petit nombre de guerriers qui n'ont pas été seulement des héros, mais de grands hommes. Ces deux observations ont été faites également sur Hoche et sur Joubert; et ces deux noms, en se rapprochant par cette heureuse ressemblance, paraissent ajouter encore à la dignité et aux espérances du soldat de la République française.

Bientôt je n'aurai le temps de parler que des actions héroïques de Joubert. Avant d'y arriver, je veux dire dans quel genre d'esprit et de caractère elles ont pris leur source.

Lorsqu'on écoutait Joubert, il ne donnait pas d'abord l'idée d'un esprit que la nature eût doué d'attributs éminens et nombreux : on ne tardait pas à s'appercevoir que s'il énonçait peu d'idées, c'est qu'il écartait toutes celles qui ne sont pas justes et nécessaires; c'est qu'au milieu d'un silence réfléchi, il allait ra-

pidement aux idées les plus vraies et les plus décisives pour aller rapidement à l'exécution. C'est là ce qui lui donnait cette détermination si prompte et si immuable qui étonnait beaucoup ceux qui ne paraissent plus fertiles en plans que parce que rien ne les avertit fortement de celui qui est le meilleur, ceux qui interrogent tous les avis parce qu'ils n'en ont pas un qui leur soit révélé par cette élévation de l'ame qui commande à la fortune ou qui la brave.

Dans son caractère se remarquait la même simplicité que dans son esprit, et la même grandeur. Il avait comme écarté et repoussé loin de lui cette multitude de goûts, de besoins, de vanités et d'habitudes, qui font avorter tant de destinées qui pouvaient être illustres. Dégagé de tout ce qui arrête ou ralentit les ames dans leur essor, toujours libre, il était toujours prêt à voler aux grandes choses.

Dans les premières campagnes des Alpes, où le seul plan, le seul succès et la seule gloire furent toujours d'empêcher les progrès de l'ennemi, l'ardeur de Joubert est toujours prête à convertir une campagne défensive en une campagne offensive. Enveloppé et fait prisonnier dans une de ces incursions qu'il faisait au mi-

lieu des armées sardes, on le conduit à Turin comme pour faire voir à un roi et à une cour, un de ces hommes singuliers qui ne respirent que pour la liberté. Sans affecter aucune hauteur républicaine, par la seule vérité de ses paroles, et par la dignité de son maintien, il imprime le respect à une puissance qui n'en connut jamais que pour la force ; il est prisonnier, et la cour d'un roi le flatte : on le redoute encore dans ses fers, comme si sa présence devait ébranler un trône ; et le cabinet de Turin regarde comme un acte d'une politique habile le soin qu'il prend lui-même de hâter l'échange d'un tel prisonnier.

Mais tout va changer de face en France, en Italie, en Europe ; et tous ces changemens opérés par une foule de héros, seront tous préparés et dirigés par un seul. Bonaparte est nommé commandant en chef de l'armée d'Italie.

Ce n'est point dans les Républiques qu'il faut contester la puissance d'un seul homme, quand cet homme a du génie ; car ce n'est guères que dans les Républiques que cette puissance du génie peut se former et se déployer dans toute sa grandeur. Un langage opposé à celui qu'ici je fais entendre, n'est pas celui de la liberté qui crée tous les talens ;

c'est celui de l'envie qui voudrait tous les étouffer. Non, la liberté ne redoute pas la gloire ; elle l'adore : mais elle n'accorde la gloire qu'aux vertus qui lui sont utiles.

A peine Buonaparte est à la tête de l'armée d'Italie, s'ouvrent ces campagnes qui seront l'éternel entretien des généraux, des soldats et des peuples ; ces campagnes où dans les quinze premiers jours les Appennins sont franchis ; des batailles livrées sans canons ; des rivières passées sans ponts ; six grandes victoires remportées ; une partie du Piémont soumis à la France, et le roi de Sardaigne, à la paix ; ces campagnes où l'armée autrichienne, qui était venue avec tant d'orgueil menacer la République française jusque sur ses frontières, se retirait précipitamment et successivement derrière le Pô, derrière le Tessin, derrière l'Adda, derrière le Mincio et l'Adige, derrière la Brenta et le Tagliamento, et dans tous ces boulevards de l'Italie qui avaient tant de fois arrêté les armées et les capitaines les plus célèbres de l'Univers, n'en trouvait pas un qui pût la rassurer et arrêter le cours de nos victoires ; ces campagnes où dans l'espace de quelques mois, trente mille Français, commandés par un général qui n'avait pas trente ans, détruisirent,

les unes après les autres, quatre armées autrichiennes de cinquante mille hommes chacune, garantirent la liberté à une partie de l'Italie qu'ils pouvaient conquérir toute entière, se précipitèrent du haut des Alpes sur la Germanie, comme du haut des Appennins ils s'étaient précipités sur l'Italie, et lorsqu'ils marchaient sur Vienne tremblante, par une modération que le genre humain n'avait jamais vue dans de tels vainqueurs, arrêtèrent eux-mêmes le vol de leurs victoires devant l'espérance de faire cesser l'effusion du sang et de préparer la paix du monde. O jours de notre gloire! quand vous seriez tous éclipsés, je vous rappellerais encore! je vous rappellerais encore quand vous devriez couvrir de rougeur nos fronts sur lesquels vous avez fait resplendir si souvent l'éclat de la victoire! Mais non, le génie de la République et de ses armées est déchu de son bonheur; il n'est point déchu de sa grandeur: dans ses revers, il a souvent surpassé les prodiges de ses victoires; et jusques dans cet appareil de deuil, jusques dans cette urne même, ô Joubert! où la République attend tes cendres, nos yeux prêts à se couvrir de larmes rencontrent des témoignages de cette immortelle énergie par qui sont élevées et as-

surées les destinées des nations, exposées trop souvent par des triomphes trop faciles.

Parmi cette foule de guerriers renommés qui, sous Buonaparte, dirigent les demi-brigades et les divisions de l'armée d'Italie, dès l'ouverture de cette suite de victoires jusqu'au moment où la générosité française y met un terme, on remarque Joubert dans toutes les actions, on le distingue dans un grand nombre. Elevé de grade en grade, et recevant presque tous ses grades sur le champ de bataille, il n'y avait pas long-temps qu'il avait été nommé général de brigade. A la première bataille, qui fut une victoire, à Montenotte, le genre de bravoure et d'intelligence de Joubert attire les regards de Buonaparte; et le lendemain, dans la poursuite des ennemis qui avaient encore toutes les hauteurs, Joubert est chargé de s'emparer de l'importante position de Sainte-Marguerite; il y monte, et c'était monter sur les hauteurs qui dominent l'Italie! Le premier de l'armée, il découvre et il salue ces campagnes fortunées sur lesquelles les despotes attiraient tous les ravages de la guerre. Quelques heures après, tandis que Augereau, à la tête de sa division, force les gorges de Millesimo, Joubert, chassant les Autrichiens des positions environ-

nantes, enveloppe leur général Provera qui marchait à la tête de quinze cents grenadiers; il le force à se réfugier sur le sommet de la montagne de Cossaria, et dans un vieux château que sa position et les retranchemens formés de ses ruines semblaient rendre inexpugnable. A la tête de sept hommes seulement, Joubert saute le premier dans ces retranchemens ; il est frappé à la tête et renversé. Sa colonne qui le croit mort pliait et allait se retirer ; elle apprend que sa blessure n'est pas dangereuse ; elle reprend le courage et le siège du château de Cossaria.

Que l'ascendant de l'homme supérieur se manifeste de bonne heure ! Ainsi une partie de l'armée d'Italie voyait dès-lors ses destinées dans les destinées de Joubert. Buonaparte, qui observait si bien les généraux et les soldats, fut frappé de ces traits de Joubert et de son ascendant sur les troupes : et ses premières dépêches datées de Carcare proclamèrent le nom de Joubert à la République française.

Au camp retranché de Ceva, attaqué par Augereau, Joubert s'empare de plusieurs redoutes défendues par huit mille Piémontais. Sur les hautes montagnes qui ferment et qui ouvrent le Tirol, pour forcer les Autrichiens

qui établissaient de puissantes fortifications entre la tête du lac Garda et l'Adige, il les attaque le premier par la Bochetta di Campion; et, par ses succès, il rend les succès de tous les autres généraux plus faciles.

Commandant toujours les avant-gardes, lorsqu'on poursuit l'ennemi dans sa déroute d'Arcole, Joubert l'atteint sur les hauteurs de Campara; il lui fait douze cents prisonniers; il jette et noie trois à quatre cents Autrichiens dans les eaux de l'Adige.

A Montebaldo, dont l'infanterie légère qu'il commandait formait la ligne, après un de ces combats où l'on ne se battait pas seulement pour la victoire, mais pour la vie ou pour la mort, l'ennemi s'empare de la première redoute, et ce succès lui en prépare d'autres : Joubert se met à la tête des carabiniers ; il reprend la redoute à l'assaut, au milieu de tous les feux qu'elle vomissait, et fait trois cents prisonniers à l'ennemi, qui fuyait précipitamment dans ses anciennes positions.

Le guerrier, qui ne doit jamais s'élever qu'aux dangers et aux honneurs d'un soldat intrépide, dans les combats ne fait que se battre : le guerrier, qui a en lui tous les germes des talens qu'exige le commandement en chef, dans les

combats étudie : tandis qu'il se bat, il observe et s'éclaire ; et, pendant tout le temps qu'il n'est pas au premier rang encore, ses talens croissent bien plus que sa renommée. C'est pour Joubert sur-tout, dont la valeur et l'action étaient pourtant toujours celles d'un grenadier, qu'un vaste champ de bataille était un vaste champ d'observations et de lumières. Des points où son action personnelle était concentrée, les vues de son esprit se portaient sur tous les mouvemens et sur tous les événemens d'une action générale : comme général de brigade, il embrassait et suivait toutes les opérations d'une division ; comme général de division, il embrassait et suivait toutes les opérations de l'armée.

Parmi toutes les batailles de l'Italie, celle de Rivoli a été jugée par les maîtres de l'art, comme une de celles où toutes les actions partielles ont été le plus savamment combinées et concertées, comme une de celles où s'est manifesté, par les traits les plus éclatans, ce génie créateur qui lie tous les détails à un vaste ensemble. Dans la marche de l'armée depuis Montenotte, le talent militaire de Joubert avait fait de tels progrès, qu'à Rivoli il était en état de pénétrer le vaste ensemble des vues de Buonaparte, et de concourir puissamment à leur succès. L'ar-

mée française, partagée et placée en différentes positions distantes les unes des autres, fait concevoir à Alvinzi le projet et l'espoir de forcer la ligne commandée par Joubert, pour arriver par-là à Mantoue : les généraux de division, abandonnés d'abord à leurs propres pensées, font chacun leur plan, et celui de Joubert, qui allait être le premier attaqué, est le premier conçu et arrêté. Buonaparte, au bas de l'Adige, conçoit un plan général pour tous, leur envoie à tous sur-le-champ ses ordres, et court rapidement lui-même au point où Joubert allait combattre : il voit les dispositions isolées de Joubert; comme isolées, il les admire, mais il communique son plan général à Joubert, et, au premier mot, Joubert, qui le saisit en entier, court en exécuter la plus importante partie avec de pleins pouvoirs de choisir et de varier, suivant les circonstances, les moyens d'atteindre le but qui lui est marqué : ce but principal était d'empêcher l'ennemi de s'emparer du plateau de Rivoli, seul point où il pût faire déboucher sa cavalerie et son artillerie entre l'Adige et le lac de Garda. Tandis que la victoire flotte incertaine sur presque toutes les parties des deux armées, les Autrichiens s'emparent de ce pla-

teau de Rivoli, qui devait fixer pour eux la victoire; Joubert, qui ne le perd jamais de vue dans les mouvemens qui semblent l'en éloigner le plus, forcé de descendre de son cheval blessé, un fusil à la main, à la tête des grenadiers qu'il rallie, réattaque avec fureur le plateau, le reprend, s'empare d'une partie de l'artillerie de l'ennemi, le précipite dans le bas de l'Adige, et, au milieu de l'armée française victorieuse, entend prononcer son nom avec reconnaissance par les soldats et par Buonaparte.

Il obtient un témoignage plus difficile encore à obtenir.

La grandeur des sacrifices qu'on fait, des dangers qu'on brave pour la gloire et pour la patrie, par une loi générale du coeur humain, est la mesure de l'amour que les hommes ont pour leur patrie, et de la passion avec laquelle ils poursuivent la gloire. Et comme nulle part les dangers ne sont plus multipliés et plus imminens que sur les champs de bataille, c'est là aussi que la passion de la gloire, plus exaltée au milieu de toutes les causes et de toutes les images de la mort, est disputée avec autant d'ardeur à ceux avec lesquels on combat, que la victoire à ceux que l'on combat : on veut vain-

cre à-la-fois, et les ennemis par ses armes, et ses frères d'armes par l'éclat de ses actions. Cependant ces jalousies de l'héroïsme qui le nourrissent toujours et l'altèrent trop souvent, n'exercent pas également leur violence dans tous les grades : les soldats dispensent la gloire aux généraux de division avec discernement, mais avec générosité, parce qu'ils sont loin encore du moment d'en être les rivaux, et qu'ils voient avec reconnaissance et avec amour les chefs immédiats qui les ont menés à la victoire : celui qui a le commandement en chef d'une armée, sanctionne aussi avec une grandeur facile les acclamations des soldats; en proclamant la gloire des héros illustrés sous ses ordres, il en accroît la sienne; et, dans son poste, à la suite d'une victoire éclatante, ce qu'il y a de plus généreux, comme de plus superbe peut-être, c'est un silence profond sur lui-même, avec le soin de recueillir et de relever tous les détails de la gloire de tous les autres. Mais les généraux de division sont tous parvenus d'illustration en illustration au grade le plus élevé des grades militaires; leur ambition n'a plus à se disputer que le commandement en chef qui n'est pas un grade, mais un poste où peu nécessairement pourront atteindre : c'est pres-

que toujours la même étendue de conceptions et de talens militaires qu'ils peuvent déployer ; c'est le même genre de gloire qu'ils peuvent acquérir ; c'est entre eux qu'ils sont comparés par les soldats, par le général en chef, par toutes les voix de la renommée : que de causes et d'excuses pour ces faiblesses de la rivalité qui ont si souvent imprimé des taches sur des noms consacrés par la victoire !

Dans cette armée d'Italie, où tout portait à la magnanimité, Augereau, Massena deviennent les proclamateurs des beaux faits et des heureuses conceptions de Joubert. Berthier écrit : *Ce jeune homme étonne ; je prédis qu'il aura un jour le commandement en chef de l'armée.*

Déjà Buonaparte l'en croyait digne ; et lorsqu'au moment où n'ayant plus d'ennemis à combattre dans l'Italie soumise ou affranchie, il s'occupe à ouvrir aux divisions de son armée plusieurs routes vers les états héréditaires et vers la capitale de l'Empereur, les routes du Tirol, celles qui, par les difficultés du terrain, et par le caractère des peuples qu'on y rencontre, exigeaient le plus tous les talens d'un général en chef, sont celles que Buonaparte ordonne à Joubert de prendre et de traverser : ils se marquent

quent le lieu où ils se réuniront, et ils se séparent pour des contrées et pour des guerres très différentes.

En pénétrant dans ces régions peu connues en Europe, Joubert n'a pas seulement à combattre des armées, mais des nations. Et quelles nations! La nature qui ne leur présente que des objets terribles, les a aguerries elle-même dans les combats perpétuels qu'elle les force à livrer à tous les élémens. La religion, qui leur donne les seules espérances qu'ils aient dans la vie, les enivre d'un fanatisme toujours prêt à dévorer ceux qui ne le partagent pas; entretenus dans l'ignorance de tout ce qui n'est pas eux-mêmes par les rochers qui les séparent du reste du monde, un langage, un usage, un vêtement étranger est pour eux un objet d'aversion et un signal de combat : telles sont les nations qui enveloppent de toutes parts Joubert dans cette route, et qui se lèvent toutes pour se précipiter sur son passage. Mais une des plus belles divisions de l'armée triomphante d'Italie lui est confiée, et, pour la sauver, Joubert trouvera de nouvelles ressources dans son génie dont il va interroger toutes les facultés. Par les combats inouis qu'il livre de toutes parts dans sa marche, il frappe de terreur ces peuples qui,

n'ayant rien à perdre, semblaient n'avoir rien à redouter ; et en même temps, par la simplicité volontaire de ses mœurs, il adoucit et attire à lui ces peuples condamnés à la simplicité : il convertit une foule de leurs prêtres, pour faire prêcher ensuite la raison par les apôtres mêmes de leurs superstitions et de leur fanatisme. La foudre à la main, ce sont les bienfaits et les lumières qu'il répand ; c'est par ces vertus pacifiques qu'il prépare et assure sa défense ou ses victoires. Un jeune militaire français, par sa conduite dans les gorges du Tyrol, rappelle tous les souvenirs de ces conquérans législateurs de l'antiquité, qui, le glaive à la main, allaient porter les lois de la vie et de la police sociale parmi les barbares et les sauvages ; et tandis que, sous la tente de Buonaparte, on raconte et on déplore la perte de Joubert et de sa division, Joubert force la consigne de cette tente, où des héros le pleurent, et se jetant dans les bras de Buonaparte, étonne Buonaparte lui-même par les fidèles et simples récits de cette marche.

C'est depuis ce moment que le héros de l'Italie, flatté sans doute de reconnaître en de pareils traits sa ressemblance, reconnut aussi que Joubert ne serait pas seulement un chef des ar-

mées, mais un homme des nations : c'est alors qu'il en conçut l'opinion qu'a son départ pour l'Egypte, il exprima dans la langue d'Alexandre en quelque sorte, en disant à la France alarmée : *Je vous laisse Joubert.* Quel mot ! et pour Joubert le suffrage de Buonaparte, c'était la gloire. Toutefois on manquerait de justice envers l'un et l'autre de ces héros confondus aujourd'hui dans le sentiment de nos regrets et de nos douleurs, si on pensait que ce haut prix que mettait Joubert à l'estime de Buonaparte tînt aux faiblesses et aux idolâtries de l'admiration : dans un de ces entretiens qu'on a si souvent sur les hommes dont l'influence est puissante sur la terre pour le bien et pour le mal, l'envie, qui se consolait sous les dehors des honorables inquiétudes du patriotisme, affectait de redouter pour la liberté et pour la République française, ce vainqueur qui les faisait triompher de tant de puissances. Joubert était loin de pouvoir croire que celui qui effaçait toutes les grandeurs par sa gloire, pût jamais souiller cette gloire par une ambition que les ames les plus lâches sont les plus propres à concevoir : il écoutait et il pensait ; et tout-à-coup élevant la tête et la voix : *Quand cela arrivera*, dit-il, *est-ce que nous ne serons pas là ?*

On croit entendre Brutus ou Guillaume Tell. Et toi, Buonaparte, quand tu apprendras ce mot, c'est Joubert que tu reconnaîtras, c'est Joubert, c'est ton ami que tu croiras entendre.

Il est des circonstances, trop rares, à la vérité, où l'opinion publique est tellement éclairée et prononcée, tellement unanime, qu'elle seule préside aux choix des opérations et des hommes: elle seule gouverne; et c'est alors la plus grande gloire, comme la plus grande puissance des gouvernemens, de lui obéir. Après la bataille de Rivoli, sur-tout après sa sortie glorieuse du Tirol, Joubert ne pouvait guère être appelé qu'au commandement en chef des armées, et il était appelé principalement, par le genre de ses talens, à la tête des armées dont le général doit faire marcher ensemble des opérations militaires et des opérations politiques. Le Directoire remplit ce voeu de l'opinion publique, en plaçant successivement Joubert, dans l'an 6, à la tête de nos troupes près de la République batave, et dans l'an 7, à la tête de notre armée d'Italie. Au nord et au midi de l'Europe, dans des climats où les hommes se ressemblent si peu, et dans des pays où les passions, les intérêts, et les circonstances politiques offraient tant de contrastes, des instructions, fort peu se-

crètes, chargeaient Joubert de diriger, sans le forcer, l'esprit révolutionnaire de la République batave et de la République cisalpine : c'étaient deux grandes occasions de manifester en lui l'ame du citoyen et ses propres conceptions sur la manière dont les peuples doivent organiser leur ordre social pour se rendre et pour se maintenir libres. A la Haye et à Milan, où il trouve des partis opposés, il peut se tromper sur les hommes qu'il n'avait pas le temps de connaître; mais, dans cette variété même de sa conduite, qu'on a remarquée pour l'accuser, il signale la justesse de ses vues sur ce qui peut affermir l'existence des Républiques.

A la Haye, on le voit uniquement occupé à maintenir la puissance du peuple dans les mains de ceux dont la raison peut l'éclairer et l'honorer, et à qui veulent l'arracher ceux qui la souilleraient, l'égareraient et la perdraient par leurs passions.

A Milan, où il lui est ordonné de placer et de déplacer des hommes dans un Directoire et dans un Corps législatif profondément humiliés et tourmentés déjà par des mutations arbitraires, qui avaient été très-innocentes, mais qui avaient été très-folles : il se refuse à l'exécution de ces ordres, dont il voit et juge de

près toute la démence et tous les dangers. Il le déclare au Directoire, et en même temps il lui présente des vues, dont la grandeur commandait le respect, dont la sagesse aurait sauvé l'Italie; il lui propose de prévenir des puissances par qui notre confiance était trahie, d'appeler toute l'Italie à une République une et indivisible, par une révolution qui réunirait toutes ses forces à celles de la France pour défendre et pour créer la liberté de l'Europe, et d'aller de-là, par un petit nombre de victoires très-faciles, donner la main à Buonaparte sur le Bosphore. L'Italie, qui soupçonnait, et même qui connaissait ses vues, tressaillait de joie : on les rejette; on réitère à Joubert l'ordre d'exécuter ces projets inutiles pour la France, désolans pour l'Italie et pour la liberté : il donne sa démission de tous ses pouvoirs militaires et politiques : il n'aspire plus qu'à s'ensevelir dans ses foyers paternels; mais, en venant chercher sa retraite, il châtie sur son chemin un roi dont la perfidie devenait chaque jour plus évidente. Par les mesures les plus habiles et les plus secrètes, sans faire couler le sang d'un seul homme, il met un trône de côté; le Piémont aux mains des Piémontais; et des places, qui auraient dû nous servir davan-

tage, dans les mains de la République française.

Ainsi, dans un âge et dans une carrière où il est trop naturel d'avoir plutôt le sentiment de toutes ses forces que celui de tous ses devoirs, ce jeune héros savait allier l'indépendance de sa raison, de sa conscience et de ses actions, avec la soumission que doit et qu'accorde tout vrai républicain aux lois du peuple et à ses magistrats : il attendait en silence que le Directoire changeât de vues, ou que la nation changeât de Directoire. O Joubert ! l'histoire, si elle est écrite par des historiens capables de comprendre et de peindre toute ton ame, inscrira dans ta vie cette soumission patriotique avec autant de gloire que tes plus beaux faits d'armes !

Les malheurs que Joubert avait prévus, et des malheurs plus grands qu'aucun Français ne pouvait craindre, se succèdent et s'accumulent. Cette Italie, d'où, comme Buonaparte, Joubert portait sa vue sur les nations pour leur porter une protection invincible et une amitié vertueuse, est saccagée en partie, et toute entière menacée par tous les barbares coalisés, par les Russes, par les Autrichiens et par les Turcs.

Le 30 prairial, pour arrêter ces torrens dévastateurs, change le gouvernement de la République française, et renvoie Joubert à la tête de l'armée d'Italie, qui l'appelait à grands cris comme l'Italie elle-même (*a*). Pour s'y rendre, il s'arrache des bras d'une épouse adorée, et presque le jour même de l'hymen, il va chercher les combats. O toi, l'épouse de Joubert quelques jours, et sa veuve pour le reste de ta vie, si tu augmentes le deuil de cette enceinte par ta présence, tu ne reprocheras pas à ton glorieux époux ces élans héroïques qui te coûtent si cher! Les maux que tu souffres et qui n'auront point de terme, forment encore une des plus belles destinées qu'une femme puisse

(*a*) Cette confiance de tous les peuples libres de l'Italie dans Joubert, ce vœu que tous formaient hautement de le voir au milieu d'eux et à la tête de l'armée française, est une des choses qui honorent le plus la mémoire de Joubert. Pour l'expliquer, il faut se rappeler qu'il avait fait toutes les campagnes de l'Italie : les Italiens l'avaient vu par-tout; c'était parmi eux que s'étaient développés ses talens, son caractère et sa renommée. Par-tout Joubert les traitait en peuples que la République française voulait affranchir et non pas soumettre. Les Italiens connaissaient son vœu constant de voir toute l'Italie jouissant de la même liberté, sous les lois et sous les magistrats d'une seule République. Les troupes commandées par Joubert étaient toujours soumises à la plus exacte discipline, et lui-même était toujours soumis à la plus exacte morale : on en citait beaucoup de preuves et d'exemples en Italie. En voici un : Il fait un jour, à je ne sais quelle municipalité, un emprunt forcé de 4 ou 5,000 francs, et il envoie son billet. La somme fut donnée, mais le billet ne fut pas même conservé : quelque tems après il l'envoya retirer, et remboursa la somme.

avoir sur la terre ! Dans son passage de France en Italie, Joubert reçoit par-tout les voeux de tout ce qui ne porte pas une ame vieillie dans l'esclavage et dans l'opprobre : ses armes semblent recevoir les bénédictions de la liberté elle-même. Quand il arrive au milieu de son armée, ces légions couvertes de sang et de poussière, et qui ont tout perdu hors leur gloire qu'elles ont accrue, font passer et retentir des cris de joie dans toute l'étendue des lignes. Un chef qui allait quitter l'armée et qu'elle aurait pleuré si elle n'avait pas vu Joubert, veut déposer à l'instant dans ses mains le commandement ; Joubert veut le lui laisser encore. Combats généreux de deux ames accoutumées à tout sacrifier à la République, vous rappelez ces noms d'Épaminondas et de Pélopidas, consacrés par tous les siècles, les noms de ces héros sortis des écoles de la philosophie pour chasser les tyrans de leur patrie et de la Grèce ! Vous combattrez, vous commanderez à côté l'un de l'autre, héros sublimes, héros citoyens, et en vous conservant tous les deux dans les premiers combats, l'armée n'aura qu'un chef, puisque vous n'avez qu'une même ame !

D'autres auraient pu s'arrêter à jouir de ces hommages des peuples, de ces acclamations des armées ; ces honneurs si doux, quand ils

sont mérités, pressent l'ame de Joubert du besoin de les mériter davantage. Dans ces lieux et dans cette armée tout l'environne d'heureux souvenirs, de hautes espérances : c'est de ces mêmes lieux que partit Buonaparte pour aller chercher une si longue suite de victoires ; c'est dans cette armée que servent au second rang cette foule de généraux illustrés et instruits par tant de batailles, tous également propres à exécuter avec grandeur les ordres de Joubert, et à l'éclairer de leurs lumières. Joubert, dans leurs entretiens, a mesuré ses forces et celles de l'ennemi ; et s'il peut le joindre avant que Mantoue soit rendue, avant que Krai ait joint Suwarow, il ne craint point les caprices de la fortune ; il est sûr de soumettre tous les hasards et tous les événemens à ses calculs et à l'intrépidité de ses soldats : trois batailles et trois victoires doivent lui suffire pour arracher l'Italie aux barbares, pour la rendre à son indépendance et au droit d'organiser à son gré son existence sociale. Les ordres sont donnés ; tous les corps de son armée sont rapprochés et resserrés ; tous s'ébranlent à la fois : il franchit les gorges et les sommets des montagnes du Montferrat ; il renverse et foule sous la marche de son armée tous les corps ennemis qui voulaient la retarder ; il arrive à Novi et

devant Suwarow. . . . . Krai y était arrivé quelques heures avant lui ; les forces des Russes et des Autrichiens étaient augmentées de vingt-quatre mille hommes. . . . O Latour-Foissac!.... ô infamie !. . . . Joubert voit ses combinaisons et ses dispositions trompées par la trahison ou par la lâcheté. Un instant il hésite ; il délibère avec tous les généraux réunis ; il ne peut se résoudre ni à abandonner des espérances tout-à-l'heure si fondées et si brillantes, ni à poursuivre des plans où la gloire de l'armée serait sans succès pour la patrie. Dans l'ardeur même de la jeunesse et de son courage, un génie prématuré et une longue expérience de la guerre avaient cependant appris à Joubert que le général qui ne hasarde rien est souvent au-dessus de celui qui ose tout ; et son parti paraissait pris de s'éloigner d'un ennemi qu'il était venu chercher, d'ordonner la retraite à une armée qui brûlait de combattre ; mais, à la pointe du jour, il est attaqué ; et ne pouvant refuser le combat, il ne songe plus qu'à la victoire. Il vole avec rapidité aux lieux où se porte le premier feu de l'ennemi : un des premiers traits le frappe, et ce trait est mortel. . . . Il tombe. . . . il n'est plus, celui que l'armée voyait marcher à sa tête comme la certitude de la victoire. O douleur! Dans sa douleur, ta patrie,

ô Joubert ! pense combien la tienne a dû être affreuse, si tu as pu craindre que les barbares allaient anéantir avec toi l'armée que tu menais aux combats ! Victime héroïque d'un courage trop sublime, jouis de ton immortalité : apprends que ce combat, funeste à ta patrie puisqu'il a été ouvert par ta mort, sera, dans tous les siècles, un nouveau titre de la renommée de nos armes. Les chefs qui commandaient sous toi, Pérignon, Grouchi, Colli, sont tombés aux mains des barbares, mais couverts de blessures et de gloire. Moreau, dont la destinée a été de sauver plusieurs fois l'armée d'Italie, n'a pu désespérer d'elle lorsqu'elle avait ta mort à venger. Le champ de bataille est resté aux ennemis, mais jonché de leurs cadavres, dont le nombre les a frappés d'une terreur qui leur prépare des défaites ; et en rentrant dans ses anciennes positions, ton armée, si elle n'avait pas eu ta mort à pleurer, aurait célébré comme une victoire de la République et de l'humanité, le vaste carnage qu'elle a fait des barbares ! (*b*)

(*b*) Rien n'est exagéré dans ce que je dis de la bataille de Novi et de ses résultats. Ces résultats ont été pris dans la description faite par le général Moreau, que le général Suchet m'avait envoyée, et qui a paru depuis dans plusieurs journaux. « Les annales de ce siècle, dit le général Suchet, dans une lettre » au ministre de la guerre, offrent peu d'exemples d'une bataille

C'est sur leurs tombeaux, sur-tout, qu'on rappelle et qu'on médite avec profondeur les pensées des grandes ames ; c'est là qu'elles paraissent comme échappées du sein de l'éternelle vérité. Un jour qu'on parlait avec orgueil et avec bonheur, devant Joubert, de ces victoires et de ces prospérités guerrières de la République, auxquelles elle seule avait pu mettre une borne : *Oui*, dit Joubert, *mais il manque à la République d'avoir lutté contre de grands et longs revers*, *d'avoir recueilli et développé dans les malheurs les vertus fortes et constantes que le malheur seul donne aux nations comme aux hommes.* Sont-elles d'un homme qui n'avait pas trente ans et qui avait toujours été heureux, ces paroles qui semblent le résultat de l'expérience de tous les siècles ? Et ta mort, ô Joubert ! devait-elle être sitôt un de ces revers que tu jugeais nécessaires pour exer-

---

» aussi sanglante, et le sénat français doit aussi rendre grace » à Moreau de n'avoir pas désespéré du salut de l'armée ». Le nombre des Français qui ont péri dans cette bataille si sanglante est très-petit : Moreau ne le porte qu'à trois ou quatre cents ; les blessés, beaucoup plus nombreux, ont été enlevés du champ de bataille, et traités avec beaucoup de soin à Gênes. Le sang qui a beaucoup coulé, c'est celui des Russes ; c'est celui des barbares. Les Italiens disent que les Français ont détruit 15000 Russes à Novi ; Suwarow en avoue 10 mille ; et c'est en recevant les dépêches où cet aveu est consigné, qu'on a chanté des *Te Deum* à Vienne et à Pétersbourg.

Le général Suchet annonce une nouvelle description de cette bataille et plus détaillée : il est heureux de savoir si bien décrire les actions dont on partage la gloire !

cer et pour étendre les vertus de ta patrie? Tes frères d'armes, toutes les armées de la République, par les nouveaux attributs de courage et de génie qu'ils opposent à leurs revers, confirment déjà avec éclat cette vérité que ta grande ame t'avait révélée. C'était jusqu'à nos jours le cri des nations que le soldat français, admirable dans l'attaque et dans la poursuite des succès, ne savait long-temps soutenir ni les défaites, ni la défense : on célébrait son impétuosité ; on lui refusait la longanimité. Guerriers de toutes les nations, suivez un instant les armées françaises dans ces innombrables combats qu'elles ont livrés, et si vous voulez, perdus depuis six mois. Dans toute l'étendue de l'Italie et de l'Helvétie, sur les bords de tous les fleuves et de tous les torrens, sur les sommets de toutes les montagnes qui séparent les volcans du Vésuve et les glaces de Saint-Gothard, les mêmes ravins, les mêmes rochers ont été pris, perdus et repris cent fois : les soldats français ont lassé vingt nations coalisées, et ils redemandent les mêmes combats : ce n'est plus par eux que l'Helvétie est évacuée ; c'est par les Autrichiens : la constance et la vengeance du soldat français sont plus terribles aujourd'hui que son impétuosité. Soldats français, c'est dans les revers, sans doute, que vous

avez pu déployer cette immuable constance, attribut nouveau dans votre héroïsme; mais c'est à la liberté que vous en êtes redevables, c'est à la République : vous les emploierez à rendre la République et la liberté éternelles. Non, tant que vos phalanges formeront une ceinture autour de nos frontières, les législateurs de la France ne vous feront point l'injure de déclarer la patrie en danger.

Mais n'est-ce donc qu'à nos guerriers que les revers donneront de nouvelles vertus? et pour nous, et dans nos cités, les malheurs seront-ils toujours sans leçons et sans fruits? Que sont ces divisions qui existent toujours, et ces réconciliations dont on parle souvent? Que signifient ces négociations entre les membres d'un même corps politique, entre les pouvoirs d'un même peuple, ces nouveaux pactes proposés et rejettés? Ce n'est pas à nous qu'il appartient de stipuler des pactes sociaux; c'est à la nation seule : elle en a stipulé un; il est dans LA CONSTITUTION. Si vous êtes citoyens, c'est là que vous trouverez vos conditions de paix et d'union : si vous en cherchez d'autres et ailleurs, vous n'êtes plus citoyens, vous n'êtes plus magistrats; vous conspirez : vos triomphes, si vous en obteniez, seraient les triomphes de la rébellion la plus criminelle et

l'esclavage de notre souverain, du peuple. Appelons, il le faut, les passions les plus ardentes de la liberté au soutien de la République menacée; mais les passions mêmes de la liberté détruisent les Républiques, alors que leur plus ardent besoin n'est pas de se soumettre au joug sacré des lois. Voyez ce globe de feu qui passe sur nos têtes; il éclaire, il échauffe, il féconde et embellit l'Univers : le pouvoir qui le suspendit au milieu de l'espace, le soumit à des lois qu'il exécute à chaque instant de son existence éternelle : ôtez-lui les lois qui lient et enchaînent ses flammes; il incendiera l'Univers et s'éteindra lui-même dans l'incendie. Je serai tué ou je serai vainqueur, disait Joubert en marchant à sa dernière bataille. Prononçons tous le même serment devant son image et devant son urne : *Nous serons tués, ou la République sera victorieuse.* Un homme, un héros même peut prononcer ce serment et mourir. Quand les Républiques le prononcent, elles sont invincibles et immortelles.

De l'Imprimerie de J. Gratiot et Compagnie, cul-de-sac Pecquay, rue des Blancs-Manteaux.